

copi

une visite
inoportune

Christian Bourgois éditeur



du même auteur
chez Christian Bourgois éditeur

LE BAL DES FOLLES
L'HOMOSEXUEL OU LA DIFFICULTÉ
DE S'EXPRIMER
LA JOURNÉE D'UNE RÊVEUSE
LES QUATRE JUMELLES / LA TOUR
DE LA DÉFENSE
LA PYRAMIDE ! / LORETTA STRONG
UNE VISITE INOPPORTUNE
UNE LANGOUSTE POUR DEUX
L'URUGUAYEN

du même auteur
dans la collection Titres

EVA PERON
UNE VISITE INOPPORTUNE

du même auteur
disponibles en numérique

EVA PERON
L'HOMOSEXUEL OU LA DIFFICULTÉ
DE S'EXPRIMER
L'URUGUAYEN
LA JOURNÉE D'UNE RÊVEUSE
LES QUATRE JUMELLES / LA TOUR
DE LA DÉFENSE
LA PYRAMIDE ! / LORETTA STRONG
LE BAL DES FOLLES
UNE LANGOUSTE POUR DEUX

COPI

UNE VISITE INOPPORTUNE

Théâtre

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR ♦

© Christian Bourgois éditeur, 1988, 1999
© Christian Bourgois éditeur 2013,
pour l'édition numérique

Personnages :

- CYRILLE
- L'INFIRMIÈRE
- HUBERT
- LE JOURNALISTE
- REGINA MORTI
- LE PROFESSEUR VERTUDEAU

Décor : Une chambre dans un hôpital parisien, avec une porte donnant sur un couloir et une autre sur la salle de bains.

Scène 1

Cyrille, l'Infirmière

INFIRMIÈRE. — Votre nouvelle robe de chambre est arrivée.

CYRILLE. — Je n'ai pas commandé cette horreur.

INFIRMIÈRE. — C'est un cadeau de votre belle-sœur.

CYRILLE. — Ma belle-sœur ferait tout pour gâcher mon anniversaire.

INFIRMIÈRE. — Ce matin, vous êtes d'une humeur impossible. Vous n'avez pas mangé votre brioche. Vous avez pris vos pilules ?

CYRILLE. — Oui.

INFIRMIÈRE. — Toutes ? Mais vous avez refait votre teinture ? C'est pour ça que vous êtes resté une heure dans la salle de bains ?

CYRILLE. — Ça vous regarde ?

INFIRMIÈRE. — Vous attendez le blondinet qui vous a apporté des roses pour Noël ?

CYRILLE. — Je vous interdis de vous mêler de ma vie privée !

INFIRMIÈRE. — Je disais ça pour vous faire plaisir. Restez un moment tranquille que je vous pique.

CYRILLE. — Encore une perfusion ?

INFIRMIÈRE. — C'est le jour de votre suramine.

CYRILLE. — Vous me faites mal !

INFIRMIÈRE. — Vos veines sont dans un état !

CYRILLE. — Forcément, vous n'arrêtez pas de me piquer ! Aïe !

INFIRMIÈRE. — Ça y est. Faites attention à ne pas vous arracher l'aiguille, aujourd'hui vous êtes surexcité. J'ajouterai une pincée de Valium à votre perfusion.

CYRILLE. — Pas de tranquillisants chimiques ! Je préfère fumer mon opium.

INFIRMIÈRE. — Il faudrait qu'un jour vous m'en fassiez goûter.

CYRILLE. — Pas question ! Vous n'arriveriez plus à tenir une seringue !

INFIRMIÈRE. — Donnez-moi un petit morceau. Je vais essayer ce week-end avec mon mari.

CYRILLE. — Tenez ! Mais faites attention, pour commencer ne mettez dans votre pipe qu'une boule de la taille d'une tête d'épingle, sans ça, vous aurez mal au cœur.

INFIRMIÈRE. — C'est bon pour faire l'amour ?

CYRILLE. — Pour ça, c'est l'échec assuré.

INFIRMIÈRE. — Alors je n'en donnerai pas à

mon mari, je le fumerai toute seule. Vous avez pris votre température ?

CYRILLE. — Oui. Allumez-moi le narguilé.

INFIRMIÈRE. — Ça va vous faire monter la fièvre.

CYRILLE. — J'adore avoir un peu de fièvre.

INFIRMIÈRE. — J'espère qu'aujourd'hui vous ferez venir votre femme de ménage. J'en ai marre de débarrasser votre chambre des restes de vos pique-niques mondains. On n'avait jamais vu ça, à l'hôpital. Vous êtes la Sarah Bernhardt de l'Assistance publique !

CYRILLE. — Vous parlez comme un homosexuel.

INFIRMIÈRE. — Je me demande si je n'aurais pas mieux fait de naître homosexuelle. Vous vous êtes bien débrouillé dans la vie.

CYRILLE. — Je vous adore ! A ma sortie je vous emmènerai faire le tour des grands couturiers ! Vous êtes mon idéal féminin !

INFIRMIÈRE. — Vous n'êtes pas le premier à me promettre l'Eldorado à votre sortie de l'hôpital. Vous feriez mieux de me coucher sur votre testament.

CYRILLE. — Je ne vous laisserais que des dettes.

INFIRMIÈRE. — Et puis, si vous êtes toujours en vie c'est surtout grâce à moi. C'est à moi que vous devez un cadeau d'anniversaire !

CYRILLE. — Je vous ai déjà donné toutes mes perles !

INFIRMIÈRE. — La robe de chambre que vous

a envoyée votre belle-sœur, si elle ne vous plaît pas...

CYRILLE. — Ne me dites pas que vous portez des choses pareilles !

INFIRMIÈRE. — Je voudrais bien rester chez moi à me balader en robe de chambre, mais je n'ai jamais le temps. Ce serait pour faire cadeau à mon mari qui reste toute la journée à la maison à me mijoter des petits plats.

CYRILLE. — Il a des goûts bizarres, votre mari. Vous devriez me le présenter.

INFIRMIÈRE. — Non, monsieur, mon mari je le garde pour moi. Votre ami arrive tôt, ce matin.

CYRILLE. — Quel ami ? Hubert ! Dites-lui que je suis mourant, qu'il revienne un autre jour !

INFIRMIÈRE. — Si je lui dis ça, il va rester à attendre votre mort.

CYRILLE. — Dites-lui que je suis déjà mort ! Je viens de partir pour la morgue !

Scène 2

L'Infirmière, Cyrille, Hubert

CYRILLE. — Trop tard ! Hubert, qu'est-ce qui vous amène de si bonne heure ?

HUBERT. — Je voulais être le premier à vous souhaiter votre anniversaire. Je me suis permis de vous apporter un cadeau.

CYRILLE. — Une robe de chambre ! Marie-Jo, venez admirer cette broderie ! C'est votre mari qui va être content !

INFIRMIÈRE. — Oh ! celle-ci est trop belle, je la garde pour moi !

(*Elle sort.*)

Scène 3

Cyrille, Hubert

CYRILLE. — Alors, mon cher Hubert, comment va le monde depuis que je me suis retiré ?

HUBERT. — Il tourne, maître.

CYRILLE. — Hélas ! Si je pouvais l'arrêter ! Que faites-vous de vos soirées à présent que je ne suis plus là pour vous distraire ?

HUBERT. — Rien, maître. Paris n'est plus la capitale d'autrefois. Depuis la fermeture du *Bœuf sur le toit*, on ne sait plus que faire après le spectacle. D'ailleurs, il n'y a plus de spectacles. Et s'il en reste, ce n'est plus un endroit de rencontre pour la gent galante du troisième sexe ni du troisième âge. On peut toujours se promener aux Tuileries, mais j'ai peur de me faire voler mon portefeuille. Vous avez la chance d'avoir le sida, au moins ici vous ne courez aucun risque.

CYRILLE. — Hubert, vous savez toujours trouver le mot qui fait plaisir.

HUBERT. — C'est la vérité, je suis jaloux de vous. J'ai peur de vivre centenaire, car je ne sais déjà plus que faire de mes journées.

CYRILLE. — Allez vivre dans le tiers monde ! Riche comme vous êtes, vous devriez régner sur une cour d'éphèbes qui vous éventent les mouches à l'aide de feuilles de bananier.

HUBERT. — J'y ai songé. Mais j'ai peur de me sentir trop loin de mes amis.

CYRILLE. — Ils sont tous morts, vos amis.

HUBERT. — Il me reste vous, maître.

CYRILLE. — Mais pas pour longtemps ! Et quand je serai mort à mon tour, qu'allez-vous faire de votre temps ?

HUBERT. — J'irai au Père-Lachaise.

CYRILLE. — Qui vous a dit que j'y serais ?

HUBERT. — Tout le monde y est.

CYRILLE. — Justement !

HUBERT. — Mais alors, où irez-vous ?

CYRILLE. — Je ne vous le dirai pas. Je n'ai pas l'intention de communiquer à quiconque ma prochaine adresse.

HUBERT. — Mais votre mausolée ?

CYRILLE. — Quel mausolée ?

HUBERT. — Je ne voulais pas vous le dire, mais vous êtes déjà le titulaire d'un mausolée au Père-Lachaise. Je me suis permis ce cadeau posthume, maître.

CYRILLE. — Hubert, je vous déteste.

HUBERT. — J'ai acheté un terrain juste en face d'Oscar Wilde et à deux pas de Monther-

lant. Je brûle d'envie de vous montrer les photos aériennes des travaux déjà entrepris.

CYRILLE. — Et ça, qu'est-ce que c'est ?

HUBERT. — Votre statue, maître.

CYRILLE. — Vous allez me raser cette monstruosité jusqu'à la dernière pierre !

HUBERT. — Vous auriez peut-être préféré le cimetière du Montparnasse, qui est plus intime.

CYRILLE. — Je ne veux être enterré nulle part ! Je me suis refusé à vous depuis le lycée, ne croyez pas que vous allez me coincer une fois mort ! Vous êtes un vieillard nécrophile !

Scène 4

Cyrille, Hubert, l'Infirmière

INFIRMIÈRE. — Aujourd'hui vous avez la forme. On vous entend vociférer jusque dans les cuisines. Il y a un journaliste qui veut vous voir.

CYRILLE. — Est-ce qu'il a un appareil photo ?

INFIRMIÈRE. — Non, je l'ai fouillé.

CYRILLE. — Hubert, ma psyché ! Je vous permets d'assister à l'entretien si vous ne dites pas un mot sur mon âge. Ne racontez surtout pas que j'étais connu avant la guerre !

HUBERT. — Vous n'étiez pas connu avant la guerre.

CYRILLE. — Raison de plus ! Vous m'avez connu dans les bras de ma mère, vous êtes un camarade de la Résistance de mon père. Faites entrer !

Scène 5

Cyrille, Hubert, l'Infirmière, le Journaliste

INFIRMIÈRE. — Monsieur Hubert, faites les honneurs de maîtresse de maison. Je suis débordée, c'est l'heure de ma ronde. Vous trouverez des boissons dans la glacière sous la véranda.

(L'Infirmière sort.)

Scène 6

Cyrille, Hubert, le Journaliste

CYRILLE. — Jeune homme, approchez sans crainte, vous ne risquez rien en me baisant la main, je n'ai rien de contagieux, mis à part les vices de l'esprit. Hubert, un siège. Comment vous appelez-vous ?

JOURNALISTE. — Jean-Marc, monsieur.

CYRILLE. — On vous a dit que vous ressembliez à un Botticelli ? Mais si, un Botticelli qui se trouve à Vérone, un jeune pâtre habillé d'une peau de mouton, au troisième rang un peu à gauche de la Vierge. N'est-ce pas, Hubert ?

HUBERT. — C'est son portrait. Un Botticelli, tout à fait.

CYRILLE. — Vous prendrez bien une coupe d'un petit *vino bianco* de Vérone que n'aurait pas dédaigné Botticelli ? Hubert, assurez le service ! Dites-moi d'abord quel est le sujet de votre entretien. Parce que je vous préviens : je ne peux pas me permettre d'aborder tous les sujets, ma mère ne sait pas que je suis homosexuel.

HUBERT. — Mais si, elle le sait !

CYRILLE. — Hubert, c'est moi qui accorde l'entretien !

HUBERT. — Est-ce que vous prendrez une rondelle d'orange confite dans votre *vino bianco*, cher Botticelli ?

JOURNALISTE. — Volontiers, merci.

HUBERT. — Voyons, maître, tout le monde sait que vous êtes homosexuel !

CYRILLE. — Mais pas ma mère !

HUBERT. — Elle le sait depuis votre petite enfance. Une mère ne se trompe jamais.

Scène 7

Cyrille, Hubert, le Journaliste, l'Infirmière

INFIRMIÈRE. — C'est la bonne ambiance, ici ! Votre perfusion passe trop vite parce que vous vous agitez comme un marchand de foire. Vous savez que votre cœur est fragile. A chaque fois que vous voyez un jeune homme, vous risquez l'infarctus. Il y a aussi une dame qui veut vous voir.

CYRILLE. — Une dame ici ? Ce ne peut être que ma belle-sœur. Dites-lui que j'ai détesté sa robe de chambre et que je n'ai pas l'intention de la recevoir.

INFIRMIÈRE. — Ce n'est pas votre belle-sœur.

CYRILLE. — Alors, pourquoi veut-elle me voir ? D'abord, qui est-elle ? Elle a bien un nom, cette femme ! C'est sa carte ? Regina Morti ? C'est une Italienne ?

INFIRMIÈRE. — Je ne sais pas.

HUBERT. — Ce n'est pas cette cantatrice d'opéra que vous avez fréquenté à Vérone avant la guerre ?

CYRILLE. — Regina Morti ? Ça veut dire la Reine des Morts ! Quel nom macabre !

HUBERT. — Mais c'est un excellent pseudonyme pour l'opéra.

CYRILLE. — Est-ce qu'elle a l'air d'une cantatrice d'opéra ?

INFIRMIÈRE. — Je ne sais pas de quoi elles ont l'air, les cantatrices d'opéra.

HUBERT. — Est-ce qu'elle a l'air imposant ?

INFIRMIÈRE. — En tout cas, elle n'a pas peur de se faire arracher les diamants dans le métro.

HUBERT. — Une cantatrice d'opéra, sans doute.

CYRILLE. — Je déteste les cantatrices d'opéra, il est impossible de les faire taire, et si en plus elle voit un journaliste elle va essayer de me voler l'entretien. Faites entrer, je saurai me défendre.

(L'infirmière sort.)

Scène 8

Cyrille, Hubert, le Journaliste

CYRILLE. — Mon cher Jean-Marc... Mais ça sonne tellement banal, Jean-Marc... Est-ce que je peux vous appeler Gianmarco ?

JOURNALISTE. — Bien sûr, monsieur.

CYRILLE. — Gianmarco Botticelli, je suis tellement content de vous avoir près de moi. Vous possédez la beauté sereine d'un chef-d'œuvre *del Rinascimento Italiano*. Promettez-moi que vous ne serez pas méchant avec moi dans votre gazette. On a propagé de telles insanités à pro-

pos de mon soi-disant mauvais caractère ! Il paraît que j'ai l'habitude de gifler mes partenaires. Il est vrai que, parfois, on éprouve le besoin de décharger ses nerfs en coulisse, mais je n'ai jamais maltraité un collègue sur une scène de théâtre.

Scène 9

Cyrille, Hubert, le Journaliste, Regina Morti

CYRILLE. — Madame Regina Morti, mais c'est Regina ! Ma chère Regina, quelle idée touchante de passer me voir ! Vous êtes pour quelques jours à l'Opéra de Paris avec votre « Carmen », j'ai lu ça quelque part... ou c'était la saison dernière ? Je vous présente Gianmarco qui est un jeune Français adorable et Hubert, un compagnon d'armes de mon père.

HUBERT. — Hubert Dubonnet.

CYRILLE. — Hubert, voulez-vous débarrasser Regina ? Mon cher Gianmarco, vous avez devant vous la créature qui possède l'organe le plus puissant au monde. Regina, faites-moi entendre encore une fois les dernières notes *dil* « Brindisi » de *la Traviata*.

REGINA. — (*Chante.*)

logue, Copi fait basculer cette comédie-farce de la mort vers une fête de l'amitié, et en premier lieu de l'amitié qui attache les homosexuels.

Car la pièce est là : dans le lien amical, fraternel, de l'acteur Cyrille, condamné, et de son copain Hubert, et dans l'alliance de charme et de cruauté par quoi ce vieux couple entreprend d'intercepter de la chair fraîche, un grand dadais de jeune homme qui se retrouve là, dans sa chambre. Mais Copi, insensiblement, divinement, fait danser les fils de son illusion, opéra, grand-guignol, cirque, tragédie. Tout cela d'une touche si légère...

Tous les acteurs, conduits par Lavelli, sont admirables, Michel Duchaussoy invente une lenteur, un détachement, comme s'il traversait déjà la banquise, mais son agonisant garde une jeunesse de nerf, d'œil. Dans le rôle du vieil ami, Pierre Vernier (il remplace Jean-Claude Jay qui joue *Réveille-toi Philadelphie* dans la grande salle de la Colline) est merveilleux de subtilité, d'élégance.

Catherine Hiegel reste une infirmière de choc, brusque, foldingue, généreuse, Gérard Lartigau, professeur prêt à partir soigner le SIDA en Afrique, survolté, sait tenir son monde.

Dans sa gaieté et sa modestie, *Une visite inopportune* est une pièce immense. Elle provoque le rire. Elle ratisse la détresse. C'est très rare, un sommet de théâtre comme celui-là.

(*Le Monde*, 29 octobre 1988.)



Une visite inopportune Copi

Cette édition électronique du livre
Une visite inopportune de Copi
a été réalisée le 26 avril 2013
par les Éditions Christian Bourgois.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782267018745).
ISBN PDF : 9782267025415.
Numéro d'édition : 1823.